

Compte rendu

Ouvrage recensé :

La Gauche et la Droite, Un débat sans frontières, d'Alain Noël et Jean-Philippe Thérien,
Québec, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Champ Libre », 2010, 340 p.

par Yvon Grenier

Politique et Sociétés, vol. 30, n° 1, 2011, p. 178-180.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/1006067ar>

DOI: 10.7202/1006067ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

« l'autodétermination et le bien-être pour le plus grand nombre possible » (p. 155). Pour Hösle, le laisser-faire comme l'économie planifiée ont échoué. La solution réside à son avis dans la réforme des conditions cadres de nos régimes politiques, clé de voûte pour tendre vers une économie de marché sociale et écologique. Parce qu'il est immoral, voire amoral, de sacrifier le bien-être des générations à venir, il est essentiel que soit privilégié l'intérêt général *dans* la poursuite de l'intérêt privé. L'erreur de l'Union soviétique a été sa tentative d'étouffer les tendances égoïstes des humains qui pourraient sans nul doute être mises au service de l'écologie.

Enfin, la crise écologique que nous devons désormais affronter a des conséquences majeures sur le plan politique qui doivent se traduire par des prises de décision allant dans le sens de la préservation de la nature et des droits des générations du futur. L'État de droit ne saurait se détourner de ses devoirs envers tous ses citoyens présents et à venir. Car, pour reprendre les mots de Hösle, « si l'État refuse en dernier lieu la reconnaissance de ces droits, il sape pour ainsi dire lui-même les conditions de possibilité de sa survie réelle » (p. 195). L'auteur propose en ce sens une série de mesures pouvant être préconisées, allant de la limitation de l'endettement étatique à la formation et la sensibilisation des élites politiques aux questions environnementales. Au final, la reconnaissance de la dignité de la nature passe impérieusement par des réformes que les régimes démocratiques peuvent et doivent envisager.

En somme, le tour d'horizon que mène Hösle dans *Philosophie de la crise écologique* est une entrée en matière fouillée pour qui s'initie aux écrits sur l'écophilosophie. La forme, un recueil de cinq conférences données à Moscou en 1990, manque peut-être en cohérence ce que l'actualité du propos vient en partie masquer. Par ailleurs, on peut questionner son rejet sans appel du constructivisme comme mode d'interprétation et d'être-au-monde. Ne se coupe-t-il pas là de tout un faisceau de pensée(s) qui, loin de mener au dénigrement de la nature, expose le caractère arbitraire et, justement, « construit » de notre rapport historique d'exploitation face à elle ? Dommage que l'auteur prenne le parti d'une association désormais commune, simpliste et réductrice entre postmodernisme, relativisme extrême et cynisme... L'usage de la raison, son autonomie particulièrement, commande bien plutôt une prise de distance, un doute, face à *tous* les dogmes, anciens comme nouveaux. À cela, Hösle acquiescerait, du moins l'espère-t-on.

Monica Emond
 Université du Québec à Montréal
 emond.monica@hotmail.com

La Gauche et la Droite, Un débat sans frontières

d'Alain Noël et Jean-Philippe Thérien, Québec, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Champ Libre », 2010, 340 p.

À l'heure où le patron du Fonds monétaire international (FMI) est la coqueluche du parti socialiste français, on peut se demander si la vieille dichotomie « gauche-droite » tient encore la route. Alain Noël et Jean-Philippe Thérien, deux politologues chevronnés de l'Université de Montréal, pensent que oui. Ils tentent de le prouver, dans cet ouvrage sérieux, à mi-chemin entre l'essai et le traité de science politique. On y trouve un itinéraire conceptuel et historique de la dichotomie gauche-droite au cours des deux derniers siècles en Occident. La version originale, publiée par Cambridge University Press (2008), est traduite de l'anglais avec élégance par Véronique Dasas et Colette St-Hilaire. *Left and Right in Global Politics* a remporté le prix en relations internationales de l'Association canadienne de science politique en 2009, sans doute à juste titre.

L'argument consiste à montrer que la « dichotomie » (métaphore, clivage) gauche-droite, que nous utilisons tous sans la prendre trop au sérieux, explique plus, de manière empirique, qu'on veut bien l'admettre dans notre discipline. Elle est « la monnaie de référence de l'échange politique » et elle « rend la politique-monde intelligible ». C'est surtout vrai chez les spécialistes de relations internationales, de l'avis des auteurs, qui hésitent à annoncer leurs couleurs « afin de préserver leur prétention à l'objectivité scientifique ». Pour Noël et Thérien, le « conflit gauche-droite a un sens universel » qui « traverse aisément cultures et civilisations ». Sur huit chapitres bien campés dans la littérature scientifique (certes, surtout de gauche), ils nous montrent, avec acharnement, que le clivage gauche-droite « donne à la politique contemporaine son intelligibilité ». Ils affirment même que celle-ci est « porteuse d'espoir » pour les nouvelles démocraties, dans la mesure où elle aide leurs classes politiques brouillonnes et dissipées à mettre un peu d'ordre dans leurs enjeux politiques.

Pour ces auteurs comme pour tous ceux qui abordent la question depuis la gauche (tel Norberto Bobbio), la dichotomie gauche-droite décrit « un clivage fondamental à propos de l'égalité ». On peut se demander ce qui arriverait du clivage si la variable centrale était la liberté, voire la liberté et l'égalité, plutôt que seulement l'égalité. En fait, pour Alain Noël et Jean-Philippe Thérien, la gauche et la droite ont une conception différente de l'égalité (c'est-à-dire que la droite moderne n'est pas, en principe, contre l'égalité). Dans ce « livre de gauche », comme ils veulent bien l'admettre (avec une certaine pudeur, à la toute fin de la conclusion), la gauche a une meilleure conception de l'égalité, plus complète et authentique que celle de la droite. En s'appuyant entre autres sur les résultats de la World Values Survey, les auteurs concluent que la gauche est plus tolérante, généreuse, ouverte au changement social et politique que la droite. Elle cultive l'imagination, l'indépendance, le respect des autres, la générosité et l'optimisme. En politique mondiale, elle favorise l'antimilitarisme, l'humanitarisme et le multilatéralisme. La droite, elle, préfère la hiérarchie et l'ordre, la ferveur religieuse, l'obéissance, l'usage de la force et l'unilatéralisme. Tout se complique un peu quand on parle de questions identitaires, environnementales ou de sécurité (il y a un chapitre là-dessus). Mais, encore là, la dichotomie fonctionne. Par exemple, le « côté sombre du nationalisme » appartient à la droite ; tout ce qui dans le nationalisme concerne « les revendications identitaires en faveur de la reconnaissance et de l'égalité » penche à gauche.

Dans la vie politique, gauche et droite se retrouvent sur un continuum, pas dans deux cases séparées et éloignées. Cela permet aux auteurs d'établir des nuances que la matrice de départ semble interdire.

À mon avis, toute cette discussion nous rappelle qu'au seul niveau des idéaux, la gauche est dure à battre. La gauche se dit d'emblée progressiste : toutes ses idées, pour peu qu'elles soient mises en œuvre, mènent au progrès. C'est dans la pratique, notamment dans ce qu'on a appelé le « socialisme réellement existant », qu'il y a complication, comme dirait le philosophe Claude Lefort. Le totalitarisme de gauche, qui a exercé un attrait durable dans la gauche au cours du siècle dernier, est traité dans ce livre comme une aberration qui n'entache pas l'image pacifiste, tolérante, émancipatrice, voire égalitaire de la sainte famille de gauche. Dans les démocraties, le défi de la gauche est probablement moins de répandre le culte de l'égalité que de convaincre les électeurs que l'État a les moyens de produire plus d'égalité, à un coût raisonnable. Bref, il me semble qu'il est plus aisé pour la gauche d'avoir le dessus dans l'abstrait (dans les universités !) que dans la pratique, et qu'une étude sur le clivage gauche-droite doit inclure non seulement l'analyse des fins, mais aussi celle des moyens.

La droite, prédisent les auteurs, n'appréciera pas ce livre autant que la gauche. Allez savoir pourquoi ! Cela dit, il n'est pas certain que la gauche aimera se retrouver en compagnie de Bill Clinton ou de Jeffrey Sachs, personnages plutôt à gauche selon les auteurs. On a souvent l'impression que pour eux la gauche comprend aussi les libéraux, et pas seulement ce que le regretté sociologue Pierre Bourdieu appelait « la gauche de gauche ». Enfin, on

imagine aisément les objections venant du centre, concernant l'utilité tout-terrain de la métaphore gauche-droite. On touche ici à ce qui, pour certains, peut constituer le point faible de l'ouvrage : un certain simplisme militant. En revanche, les auteurs ne cachent pas leur parti pris idéologique et leur livre se veut, en partie du moins, un essai polémique. (Les auteurs affirment, bizarrement, que seule la gauche aime « les conflits et les débats » : la discussion de ce livre pourrait aisément les en dissuader.) Vu sous cet angle, cet ouvrage est un très bon outil pédagogique, bien ficelé et rempli de références et d'informations utiles pour le débat. S'ils n'expliquent pas suffisamment quelles sont les limites du clivage gauche-droite comme outil d'analyse, Alain Noël et Jean-Philippe Thérien ne cherchent pas non plus à nier que beaucoup de questions « semblent relever de clivages qui n'ont rien à voir avec la gauche et la droite ». Les chapitres sur « les deux récits de la mondialisation » et sur « le rapprochement du XXI^e siècle » sont particulièrement nuancés et réussis. Bref, à lire et à utiliser en classe, de préférence en compagnie d'autres livres, par exemple l'ouvrage remarquable de Stephen Holmes intitulé *The Anatomy of Antiliberalism* (Harvard University Press, 1996) et, pourquoi pas, quelques bons vieux essais de Jean-François Revel sur les petites contradictions de la gauche.

Yvon Grenier
 St. Francis Xavier University
 ygrenier@stfx.ca

La culture des problèmes publics. L'alcool au volant : la production d'un ordre symbolique

de Joseph Gusfield, Paris, *Economica*, coll. « Études sociologiques », 2009, 354 p.

Publié pour la première fois en 1981 en langue anglaise, *La culture des problèmes publics* de Joseph Gusfield se situe dans la lignée de l'école de Chicago. En bref, l'ouvrage traite de la manière dont la consommation d'alcool s'est imposée comme un problème de sécurité routière. L'intention est de mettre à nu la cinétique par laquelle des « faits » sont collectés, analysés et finalement problématisés. En filigrane, l'auteur propose une grille d'analyse afin de comprendre comment ces « faits » migrent de la sphère privée à la sphère publique.

Le livre se compose de deux parties : le texte de Joseph Gusfield ainsi qu'une postface d'une centaine de pages de Daniel Cefaï, le traducteur, intitulée « La fabrique des problèmes publics : Boire ou conduire, il faut choisir », qui éclaire l'ouvrage, son contexte d'émergence ainsi que son importance. Cette structure donne une dynamique intéressante à l'ensemble. En effet, le texte est aussitôt mis en perspective et discuté par Cefaï, ce qui permet un retour critique ainsi qu'un approfondissement du contenu des thèses de Gusfield.

La culture des problèmes publics est le résultat d'un long cheminement sur les questions d'action collective appréhendées sous l'angle du symbolisme et de la ritualisation. Le livre prolonge l'étude menée par l'auteur dans *Symbolic Crusade*¹ sur les mouvements de tempérance. Pour ce faire, il prend comme base une étude commandée par la ville de San Diego en 1971 qui portait sur l'attitude des tribunaux dans les cas de délits de la route impliquant l'alcool au volant. Durant les années qui ont suivi, Joseph Gusfield a élaboré une analyse de la mise en scène des problèmes publics à la croisée de l'anthropologie culturelle et de l'analyse littéraire exposée dans *La culture des problèmes publics*.

1. 1986 [2^e éd.], *Symbolic Crusade. Status Politics and the American Temperance Movement*, Champaign (IL), University of Illinois Press.